

Copie 1

Question : La paix est-elle durable ? et facile à réaliser ?

Documents concernés : 1 et 2

Prompt 1 : . Le pacifisme intégral : un idéal radical, mais risqué → tu as confondu prompt et réponse !!! Or, ce n'est pas la réponse que l'IA te donne qui m'intéresse, mais comment tu t'en saisis et quel regard critique tu portes sur elle !

Le pacifisme absolu, qui refuse toute forme de violence, même défensive, repose sur une conviction morale forte : **ajouter de la violence à la violence ne fait qu'alimenter le cycle de la guerre**. Pourtant, comme le note Sartre, ce refus ne supprime pas la guerre elle-même. Le pacifiste intégral se retrouve souvent face à un dilemme :

- **Son refus de combattre peut-il accélérer la fin d'un conflit ?**
- **Mais à quel prix ?** Si la paix qui en résulte est une paix d'oppression, de domination, ou d'injustice, est-ce encore une paix digne de ce nom ?
- **Le pacifiste intégral n'est-il pas parfois accusé de naïveté, voire de complicité passive avec l'opresseur ?**

2. Le pacifisme réaliste : la légitime défense et ses limites

Face à ces critiques, certains pacifistes ont adopté une approche plus pragmatique, reconnaissant la nécessité de se défendre, voire de résister activement à l'agresseur. **La légitime défense devient alors un compromis entre l'idéal de paix et la réalité de la violence**.

- **Mais où s'arrête la légitime défense ?** Si on accepte de se défendre, ne risque-t-on pas de justifier une escalade, une logique de guerre préventive, ou une spirale de la violence ?
- **Sartre souligne que, dès qu'on accepte de participer à la guerre, on en devient responsable**. Même si on agit par nécessité, on contribue à perpétuer le conflit.

3. L'ambiguïté fondamentale du pacifisme

Le pacifisme est donc **toujours en tension** :

- **Soit il reste pur, mais risque de devenir impuissant face à l'injustice.**
- **Soit il s'adapte à la réalité, mais risque de se diluer dans la logique même qu'il combat**. C'est pourquoi les grands penseurs et acteurs du pacifisme (comme Gandhi, Martin Luther King, ou Camus) ont souvent dû **inventer des formes d'action non violente qui ne cèdent ni à la passivité ni à la violence**, cherchant à concilier résistance et refus de la guerre.

4. La question centrale : que faire quand la guerre éclate ?

C'est là que le débat devient le plus concret :

- **Faut-il refuser toute participation, même au risque de voir triompher l'injustice ?**
- **Ou accepter de se défendre, même si cela signifie entrer dans la logique de la guerre ?**
- **Existe-t-il des alternatives (résistance civile, désobéissance, diplomatie) qui permettent de rester fidèle à l'idéal de paix sans céder à la violence ?**

En résumé : Le pacifisme n'est ni un rêve naïf ni une lâcheté, mais un **choix exigeant et complexe**, qui doit sans cesse se réinventer face à la réalité des conflits. Il invite à une réflexion profonde sur la responsabilité individuelle et collective, la justice, et les moyens de la paix.

→ où sont les références aux docs 1 et 2 : **Documents concernés : 1 et 2**

Et toi, comment vois-tu cette tension entre idéal de paix et nécessité de résistance ? As-tu des exemples historiques ou actuels qui t'interpellent particulièrement ?

Prompt 2 : Le pacifisme est souvent réduit à une posture naïve ou utopique, comme si préférer la paix revenait à ignorer la réalité des conflits et la nécessité, parfois, de se défendre. Pourtant, son histoire montre qu'il s'agit d'une pensée bien plus complexe, tiraillée entre deux exigences contradictoires : d'un côté, le refus catégorique de toute violence, de l'autre, la reconnaissance que certaines situations appellent une résistance, voire une forme de combat. Cette tension traverse les débats philosophiques, les choix individuels et les stratégies collectives, surtout au moment où la guerre éclate et où l'abstraction de l'idéal se confronte à l'urgence de l'action.

D'un côté, le **pacifisme intégral** affirme que toute participation à la violence, même défensive, alimente le cycle de la guerre et corrompt celui qui s'y engage. Pour ses défenseurs, refuser de prendre les armes, même face à l'agresseur, est le seul moyen de briser la logique de la vengeance et de l'escalade. Mais cette position soulève des questions troublantes : en refusant de combattre, ne devient-on pas complice de l'injustice ou de l'oppression ? Une paix obtenue au prix de la soumission est-elle encore une paix ? Les pacifistes radicaux sont souvent accusés de vivre dans un monde idéal, déconnecté des rapports de force réels, ou pire, de bénéficier indirectement de la protection que d'autres, moins « purs », assurent par la force.

De l'autre, le **pacifisme réaliste** admet que certaines circonstances — comme la légitime défense ou la résistance à une tyrannie — peuvent justifier l'usage de la force, tout en cherchant à en limiter l'ampleur et la durée. Cette approche, plus pragmatique, reconnaît que la non-violence absolue peut parfois équivaloir à une capitulation, et que la paix ne se construit pas toujours dans le renoncement, mais aussi dans la capacité à dire non à l'injustice. Pourtant, elle ouvre la porte à un glissement dangereux : une fois qu'on accepte de se défendre, où s'arrête la légitime défense ? Comment éviter que la résistance ne devienne elle-même une guerre, avec ses excès et ses dérives ?

Cette ambiguïté fondamentale explique pourquoi le pacifisme a pris des formes variées selon les époques et les contextes. Certains, comme Gandhi ou Martin Luther King, ont théorisé et pratiqué une résistance non violente active, prouvant qu'on pouvait lutter sans tuer. D'autres, confrontés à des régimes totalitaires ou à des agressions massives, ont dû repenser leurs principes, oscillant entre désobéissance civile, soutien aux résistants armés, ou même engagement dans des conflits qu'ils jugeaient « justes ». Le pacifisme, loin d'être une doctrine figée, est donc un **équilibre instable**, sans cesse remis en question par les circonstances.

En définitive, la question n'est pas seulement de savoir si l'on est « pour » ou « contre » la guerre, mais **comment agir quand la paix est menacée**. Faut-il refuser toute compromission avec la violence, au risque de laisser triompher l'injustice ? Ou accepter de se salir les mains pour défendre des valeurs supérieures, au risque de trahir l'idéal pacifiste lui-même ? Ce dilemme, aussi ancien que la guerre, reste au cœur des débats éthiques et politiques contemporains.

Prompte 3 : Le pacifisme n'est ni une lâcheté ni une naïveté, mais une **tension permanente entre l'idéal et l'action**, entre le refus absolu de la violence et la nécessité de résister à l'injustice. Comme l'écrivait Sartre dans ses *Carnets de la drôle de guerre* : « *Si je déserte, je puis éviter de faire la guerre, mais il m'est impossible d'éviter d'être en guerre.* » Le pacifiste intégral, à l'instar de Tolstoï ou de Gandhi, affirme que toute concession à la violence corrompt l'idéal de paix, mais se heurte à une question cruciale : une paix obtenue par la soumission est-elle encore une paix ? À l'inverse, le pacifisme réaliste, illustré par Camus ou Einstein, admet que certaines circonstances — comme la légitime défense face à la barbarie — peuvent justifier l'usage de la force, tout en cherchant à en limiter l'ampleur. « *La paix n'est pas l'absence de guerre, mais une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice* », rappelait Spinoza. Pourtant, dès qu'on accepte de se défendre, où s'arrête la légitime défense ? Le risque est grand de basculer dans la logique même qu'on prétend combattre. Entre ces deux extrêmes, des figures comme Martin Luther King ont montré qu'une troisième voie était possible : la **résistance non violente**, qui refuse à la fois la passivité et la violence, mais exige un courage rare. « *La vraie paix, disait-il, n'est pas simplement l'absence de tension, mais la présence de justice.* » Ainsi, le pacifisme, loin d'être une doctrine figée, est un **choix exigeant**, sans cesse remis en question par l'histoire et les circonstances.

Malgré le fait que l'IA ne répond pas du tout à la question initiale **forcément ton prompt n'est pas assez précis !** le prompt numéro trois arrive au plus proche de l'avis final de la question. **Mais non, puisqu'aucun document donné n'est ni cité ni analysé**

Le prompt numéro 1 et 2 sont des réponses bien trop larges qui ne traitent pas les détails spécifiques qu'aborde la question. **La réponse 3 non plus !!! nous n'avons étudié ni Tolstoï, ni Spinoza, ni Gandhi !!! La question porte sur les documents du corpus !!! Tout ce que tu as fait est à côté de ce que l'on demande à l'examen. J'espère que tu te rattraperas la prochaine fois.**

Travail très insuffisant = 1/5